

Philosophie de la télévision, entre critique et didactique

Vilme, Jean-Baptiste Jeangène, *24 heures chrono : le choix du mal*, (Coll. « Hors collection »), Paris : Presses Universitaires de France, 2012, 168 pages

Pierre-Alexandre Fradet

Numéro 282, janvier–février 2013

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/68541ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (imprimé)

1923-5100 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Fradet, P.-A. (2013). Compte rendu de [Philosophie de la télévision, entre critique et didactique / Vilme, Jean-Baptiste Jeangène, *24 heures chrono : le choix du mal*, (Coll. « Hors collection »), Paris : Presses Universitaires de France, 2012, 168 pages]. *Séquences*, (282), 21–21.

24 HEURES CHRONO : LE CHOIX DU MAL

PHILOSOPHIE DE LA TÉLÉVISION, ENTRE CRITIQUE ET DIDACTIQUE

Jean-Baptiste Jeangène Vilmer possède un nom aussi long que son dossier de réalisation. Âgé d'à peine 34 ans et diplômé en philosophie, en sciences politiques et en droit, il œuvre actuellement comme chercheur postdoctoral à l'Université McGill. En plus d'avoir été attaché à l'Ambassade de France au Turkménistan, il a publié une quinzaine de livres sur des sujets aussi variés que l'éthique animale, la philosophie de la guerre, la Cour pénale internationale et le Marquis de Sade. Son plus récent ouvrage, 24 heures chrono : le choix du mal, paraît dans une collection qu'il dirige avec Claire Sécail aux Presses Universitaires de France.

Pierre-Alexandre Fradet

Après de la gent intellectuelle, la télévision n'inspire pas le même degré de confiance que son cousin germain, le cinéma. Tandis que le 7^e art est généralement perçu comme un médium auquel on peut faire référence, la télévision est dévaluée : on la dit insipide et arrimée à la publicité. Ce lieu commun tend cependant à se dissoudre. Sous l'impulsion des travaux de Martin Winckler et avec l'intérêt grandissant pour la pop philosophie, qui a désormais sa Semaine officielle en France, on dénombre de plus en plus de travaux prenant pour objet le fait télévisuel. Pourquoi la philosophie a-t-elle autant tardé à se pencher sur le petit écran ? D'après Vilmer, cela s'explique d'abord par le mépris de la culture populaire, dédain plus répandu en Europe qu'en Amérique du Nord, et ensuite par le renouveau récent des programmes télévisuels. « En termes de budget, de réalisation, de scénario et d'acteurs, précise-t-il, les séries de la chaîne HBO par exemple, telles que *The Wire*, *Six Feet Under*, *The Sopranos*, *Rome*, *Generation Kill* ou *Game of Thrones*, n'ont rien à envier au meilleur cinéma. »¹

Outre sa capacité de mettre en images des dilemmes moraux et de servir une pensée préexistante, la télévision n'est-elle pas à même d'apporter quelque chose d'irréductible à la philosophie...

Vilmer insiste sur ce point : les médias ne sont *en soi* ni bons ni mauvais², et c'est pourquoi les téléséries comme 24 sont susceptibles de présenter des vertus, au-delà des faiblesses qu'on leur attribue d'ordinaire. En quoi consistent ces vertus ? Pour en prendre la pleine mesure, il convient d'abord de « corriger les lectures paresseuses qui font de la série une propagande pro-Bush, et de Jack, un utilitariste archétypal » (p. 15). Car 24 n'est pas une série qui obère le progressisme et s'abîme (à tous moments) dans la caricature : elle pose des dilemmes éthiques et permet de les approfondir. Vilmer prend comme exemple le débat entre le déontologisme et le conséquentialisme, celui entre la paix et la justice, et celui entre la sécurité et la liberté, omniprésents dans l'Amérique post-11-septembre. Ici, le versant *didactique* de la télévision est mis en avant. Par leur capacité d'intégrer des dilemmes moraux dans leurs trames narratives, les séries télévisées illustreraient des querelles, elles disposeraient le grand nombre à réfléchir des débats éthiques. La question de la torture est de celles qui sont évoquées. Dans un langage accessible,

jamais ampoulé et structuré à souhait, Vilmer remet en cause le caractère réaliste du scénario de la bombe à retardement (p. 124). Il ne s'en tient donc pas à faire ressortir la portée philosophique de 24 ; il en relève aussi les insuffisances.

Vilmer a tout à fait raison de mettre en évidence le volet didactique de la série. Il n'empêche : puisqu'il existait déjà un certain nombre de travaux reliant 24 à la philosophie (dont *24 and Philosophy*), on pouvait s'attendre à ce que d'autres points d'analyse soient développés plus en détail. Ainsi, par exemple, pour le volet *critique* et *non instrumental* du petit écran.

Outre sa capacité de mettre en images des dilemmes moraux et de servir une pensée préexistante, la télévision n'est-elle pas à même d'apporter quelque chose d'irréductible à la philosophie – prolonger la réflexion, réfuter des thèses établies ? Et si l'image télévisuelle pouvait avoir l'intérêt (improbable mais concevable) non seulement d'illustrer des dilemmes, mais de créer des expériences de pensée si complexes, si concrètes, si réalistes que le spectateur devient en mesure de tester ses intuitions morales en réduisant au minimum l'abstraction ? Vilmer a beau souligner avec justesse que les téléséries ont la particularité de s'étendre dans le temps et de définir des alternatives aux options philosophiques classiques (pp. 85 et 159), certaines de ses analyses gagneront à être complétées. Le champ de recherche est ouvert : à nous de l'explorer.

¹ « Pourquoi la philosophie s'intéresse-t-elle aux séries télévisées ? », *La Cité*. Journal bimensuel, (22 juin – 6 juillet 2012), p. 17.

² Vilme, Jean-Baptiste Jeangène. *La Guerre au nom de l'humanité : Tuer ou laisser mourir*. (Paris : PUF, 2012), p. 246.

Vilme, Jean-Baptiste Jeangène.
24 heures chrono : le choix du mal
(Coll. « Hors collection »)
Paris : Presses Universitaires de France, 2012
168 pages

